

-, sombra dans l'alcoolisme et décéda prématurément en 1963, peu après son témoignage au procès d'Eichmann).

Mais Brand était loin d'être le seul vecteur par lequel Hitler tentait de semer le trouble à l'aide de sa propre sauvagerie, en faisant croire à des milliers d'hommes de bonne volonté qu'ils pouvaient, en passant par ses conditions, sauver des vies humaines en Hongrie. Les pays neutres, en particulier, mirent les bouchées doubles : le cas du Suédois Raoul Wallenberg est le plus connu, et son aura renforcée par le fait que les Soviétiques, depuis peu arrivés à Budapest, l'arrêtaient en tant qu'espion et le firent disparaître à jamais ; cependant le nonce apostolique et les représentants diplomatiques de l'Espagne, du Portugal et de la Suisse ne furent pas en reste : tous s'acharnèrent à bourrer de rabbins les locaux diplomatiques, à imprimer des visas ou de faux certificats de nationalité et à faire le siège de Horthy, encore théoriquement souverain, pour qu'il ordonnât la fin des déportations. Et, miracle, elle survint le 7 juillet sur son ordre et sans qu'Eichmann s'en indignât. Il est vrai qu'il fit encore partir des convois discrètement et que les crématoires d'Auschwitz reçurent des Juifs d'autres provenances. Mais, du coup, l'idée de bombarder les installations de l'endroit et les voies ferrées qui y menaient depuis la Hongrie, qui avait commencé d'être prise en compte par les gouvernements américain et britannique, fut frappée à mort. En résumé, Hitler avait réussi, en fixant l'attention du monde sur Budapest, à brouiller la vision d'ensemble de la Solution finale et à masquer le fait qu'il avait et des voies ferrées, et des instruments de mort, et des contingents juifs de rechange, pour poursuivre la besogne à un rythme soutenu.

Quelques documents permettent de cerner de plus près le rôle de Churchill.

Le 29 juin 1944, il annote un télégramme de Berne<sup>15</sup>, qui contient une copie d'une dépêche adressée à l'Agence juive par Richard Lichtheim. L'auteur, qui représente cette agence en Suisse, rend compte de la persécution des Juifs hongrois... en donnant des chiffres pour la plupart exagérés (par exemple, la capacité de meurtre et de crémation des installations d'Auschwitz serait de 60 000 personnes par jour). Il faut le relever non pour l'accuser de tromperie, mais pour expliquer au moins partiellement la prudence des diplomates anglais devant les rapports sionistes, suspects de noircir la situa-

15. NA, Prem 4/51/10.

tion pour plaider l'urgence d'une levée en masse pour la Palestine. Cependant, la mention approuvée par nullement en doute les affirmations que la toute-puissance, en l'occurrence, peut dire ? »<sup>16</sup>.

Précisément, Lichtheim suggère un

- donner une large publicité à ces initiatives et à l'attitude du gouvernement hongrois, du point de vue de la main aux arrestations ;
- exercer des représailles contre les pays neutres ;
- bombarder les voies ferrées ;
- bombarder les installations d'Auschwitz ;
- bombarder les bâtiments gouvernementaux.

La pièce suivante montre que Churchill en choisit... une sixième, parente de la première, mais qui a sa préférence, mais qui n'est pas la même. L'Office élabore le brouillon d'un télégramme de menace à Horthy des sanctions les plus sévères, où l'Armée rouge progresse rapidement vers Budapest, qui se soumet à Eden, le 8 juillet, trois options sont envisagées : une déclaration de Grande-Bretagne ; une déclaration britannique ; une déclaration britannique. Et il se dit « entièrement d'accord pour la première option, si possible ». Mais le projet n'aboutit pas, l'option choisie n'éclaire guère.

Sans vouloir trancher définitivement sous cet angle, il faut constater que l'option choisie, qui avait été précédemment annoncée par Horthy, était de la part de l'Armée rouge le pied des promoteurs d'une telle initiative. Il est intéressant de noter que la dernière des recommandations demandées par l'armée américaine : le 2 juillet, l'Armée rouge décharge leurs projectiles sur le quartier

16. What can be done? What can be said?

écéda prématurément en 1963, peu d'Eichmann).

le seul vecteur par lequel Hitler e de sa propre sauvagerie, en faisant de bonne volonté qu'ils pouvaient, tuer des vies humaines en Hongrie. mirent les bouchées doubles: le cas le plus connu, et son aura renforcée puis peu arrivés à Budapest, l'arrêt disparaître à jamais; cependant le ants diplomatiques de l'Espagne, du t pas en reste: tous s'acharnèrent à lomatiques, à imprimer des visas ou et à faire le siège de Horthy, encore r'il ordonnât la fin des déportations. sur son ordre et sans qu'Eichmann encore partir des convois discrète- ischwitz reçurent des Juifs d'autres e de bombarder les installations de y menaient depuis la Hongrie, qui mpte par les gouvernements améri- nort. En résumé, Hitler avait réussi, sur Budapest, à brouiller la vision t à masquer le fait qu'il avait et des le mort, et des contingents juifs de gne à un rythme soutenu.

nt de cerner de plus près le rôle de élégramme de Berne<sup>15</sup>, qui contient ée à l'Agence juive par Richard nte cette agence en Suisse, rend s hongrois... en donnant des chif- exemple, la capacité de meurtre et uschwitz serait de 60 000 person- i pour l'accuser de tromperie, mais ment la prudence des diplomates stes, suspects de noircir la situa-

## AIDER LES JUIFS ?

tion pour plaider l'urgence d'une levée des quotas d'immigration en Palestine. Cependant, la mention apposée en marge par Churchill ne met nullement en doute les affirmations du document, mais souligne la toute-puissance, en l'occurrence, des nazis: « Que faire? Que dire? »<sup>16</sup>.

Précisément, Lichtheim suggère un certain nombre d'actions:

- donner une large publicité à ces informations et dénoncer l'attitude du gouvernement hongrois, dont la police prête largement la main aux arrestations;
- exercer des représailles contre les prisonniers de guerre allemands
- bombarder les voies ferrées;
- bombarder les installations d'Auschwitz;
- bombarder les bâtiments gouvernementaux de Budapest.

La pièce suivante montre que Churchill, entre ces cinq solutions, en choisit... une sixième, parente cependant de la première: c'est la publicité qui a sa préférence, mais il entend profiter de l'occasion pour resserrer l'unité d'action avec les Soviétiques. Le Foreign Office élabore le brouillon d'un télégramme à Staline, lui proposant de menacer Horthy des sanctions les plus sévères, en cette période où l'Armée rouge progresse rapidement vers la Hongrie. Churchill soumet à Eden, le 8 juillet, trois options: une déclaration, dans ce sens, des trois Grands; une déclaration soviétique soutenue par la Grande-Bretagne; une déclaration britannique soutenue par l'URSS. Et il se dit « entièrement d'accord pour faire tout le bruit (outcry) possible ». Mais le projet n'aboutit pas, pour des raisons que la documentation n'éclaire guère.

Sans vouloir trancher définitivement une question peu étudiée sous cet angle, il faut constater que l'arrêt des déportations, publiquement annoncé par Horthy, était de nature à couper l'herbe sous le pied des promoteurs d'une telle initiative. Il faut aussi remarquer que la dernière des recommandations de Lichtheim avait été appliquée par l'armée américaine: le 2 juillet, des bombardiers avaient déchargé leurs projectiles sur le quartier des ministères de Budapest,

16. What can be done? What can be said?

ce qui avait pu aider Horthy à prendre sa décision et Eichmann à l'accepter.

Il faut à présent laisser cette question, que nous retrouverons à la fin de l'aventure, quand Himmler tentera un effort suprême, en pleine invasion du Reich, pour faire du salut des Juifs encore en son pouvoir une monnaie d'échange destinée à acheter une paix séparée avec l'Occident et un retournement commun contre la poussée soviétique. Dès à présent nous pouvons conclure que Churchill, par l'intermédiaire de Joel Brand comme par beaucoup d'autres biais, a été l'objet de telles approches, les a fermement repoussées et a incité bien d'autres personnes, de nationalités diverses, à le faire. Sans refuser absolument l'idée d'une action spécifique pour entraver le génocide, il l'a toujours considérée avec suspicion, comme une solution illusoire à un problème dont les nazis maîtrisaient encore trop les données. Tout le mal vient de la puissance qu'on les avait laissés acquérir, et Churchill est l'être humain auquel on peut le moins en attribuer la responsabilité.

## DÉBARQUEMENT BACILLES INE

S'il est vrai que Churchill a beaucoup et que, l'eût-on écouté jusqu'au bout encore différée, voire annulée, il ne faut est rallié à moitié et a engagé de mauvaises dans sa préparation et son exécution. principaux de la réussite doivent beaux les ports artificiels et les faux-semblants sur les lieux de débarquement choisis<sup>1</sup>.

Il était bien évident que Hitler, dans un compromis, de préférence avec l'adversaire, intérêt à remporter contre lui quelque chose échoué à préserver l'Afrique du Nord et tenter de leur interdire la France. Or la « Méditerranée antique », d'une ancienneté et d'une aridité d'autre de Calais, imposait de frapper par surprise, afin d'empêcher les renforts du Pas-de-Calais de participer à la bataille toute proche de l'Angleterre, l'Allemagne la défense des ports, car il était logique de les prendre intacts, afin d'alimenter rapidement

1. Le rapport officiel anglais sur « Overlord » met en lumière le rôle majeur du chef d'état-major d'opération, dans la genèse de l'opération « Fortitude » proposée, de transformer une banale intoxication distillant l'illusion que la Normandie n'était qu'un objectif serait visé plus tard. Le rôle éventuel de Churchill à l'adoption de cette idée n'est pas connu (cf. *ibid.*, p. 63).

on alors que Staline est au départ  
 teur de vues, car ses rapports avec  
 il est vrai que le général est outré  
 la rancune jusqu'à refuser publi-  
 e qui ramène Roosevelt, lors d'une

ouveau un gros échec sur la ques-  
 ant paradoxalement de gros divi-  
 nt profité de leur rupture avec le  
 ur s'en créer un sur mesures, le  
 ent affaibli la résistance autoch-  
 oite en la laissant massacrer par  
 ienne, en août-septembre 1944,  
 urrection prématurée – destinée  
 oviétiques, qui arrivaient près de  
 e, cessèrent toute activité sur ce  
 turbables devant les objurgations  
 nent d'obtenir de Roosevelt qu'il

ulta on se contente d'exiger l'inté-  
 ul gouvernement polonais qu'au  
 de quelques membres du gou-  
 t prôné en vain jusqu'au dernier  
 smes.

'Europe libérée», disant que, loin  
 que de l'armée qui les libère, on  
 s régulières, laisse un moyen de  
 ues d'exporter leur régime dans  
 peront... mais le comportement  
 cité, en fournissant par avance à  
 e laisse régner en ses domaines.

## CHAPITRE 12

### LA FIN DU NAZISME

Dans le procès récurrent fait à Winston Churchill depuis le premier  
 débat de censure des Communes en mai 1941, sur sa façon de  
 conduire la guerre, si on lui reproche d'avoir omis de s'en prendre par  
 des attaques aériennes aux instruments du meurtre des Juifs et aux  
 voies ferrées qui acheminaient les victimes, on prétend en revanche  
 qu'il aurait fait bombarder avec une joie sauvage les civils allemands,  
 notamment ceux qui, le 13 février 1945, avaient eu l'infortune de se  
 trouver à Dresde.

Cette question nous ramène à la conception qu'avait Churchill  
 des moyens propres à ruiner le moral de l'ennemi, et à la difficile  
 gestation d'une coopération anglo-américaine dans ce domaine. On  
 se souvient qu'Eisenhower proposait sans relâche que les Alliés occi-  
 dentaux s'adressent aux Allemands et que Churchill s'y opposait,  
 pour que ces Alliés n'aient pas l'air d'exclure du jeu les Soviétiques  
 et d'appeler ouvertement l'ennemi à se rendre à eux plutôt qu'à leurs  
 partenaires orientaux. En revanche, lorsqu'il propose la liquidation,  
 dès leur capture, de 50 à 100 dirigeants allemands nommément  
 désignés, il souhaiterait que la publication d'une telle liste détache  
 le peuple de ses dirigeants... voire l'incite à accomplir lui-même la  
 besogne purificatrice<sup>1</sup>.

Les bombardements doivent être regardés dans cette optique. Ils  
 ne procèdent pas d'une cruauté gratuite, ne serait-ce que parce qu'il  
 n'y a pas de temps ni de ressources à perdre. Churchill ne fait rien  
 gratuitement en ces semaines où, aux soucis de la guerre, s'ajoutent  
 ceux, de plus en plus pressants, de l'après-guerre.

1. Cf. NA, Prem 4/100/10, f° 581-88.

Puisque, après une période de démarrage et de rodage, les raids dévastateurs ont lieu surtout entre 1943 et la fin de la guerre, les objectifs fixés (en secret) à la conférence de Casablanca sont un bon guide pour comprendre les motivations des bombardements. La directive reçue en conséquence par Arthur Harris, chef du *Bomber Command*, le 4 février, présente ainsi leurs buts :

(...) la destruction progressive du système militaire, industriel et économique allemands, et l'atteinte au moral du peuple allemand jusqu'à un point où sa capacité de résistance armée sera nécessairement amoindrie<sup>2</sup>.

Les populations civiles sont dans le collimateur à plusieurs titres : la ruine du moral sans doute, mais aussi celle du « système ». Permettre aux travailleurs de récupérer tranquillement de la fatigue occasionnée par la fabrication des armes dans des quartiers d'habitation qui seraient épargnés en tant qu'« objectifs civils », voilà précisément une attitude condamnée par Churchill à de nombreuses reprises.

Avant le 6 juin 1944, la demande soviétique d'un « second front » pèse aussi beaucoup dans la mise en place de cette politique : Churchill explique ainsi lors de sa première rencontre, très tendue, avec Staline le 12 août 1942, que l'intensité des bombardements de l'Allemagne « n'est rien à côté de ce qu'elle sera dans six ou peut-être même trois mois » et que « le moral est un objectif militaire ». Le compte rendu de cette conversation continue ainsi :

Nous n'avons pas demandé de pitié et nous n'en montrerons pas. (...) Le premier ministre dit que nous espérons ravager vingt villes allemandes comme nous avons ravagé Cologne, Lübeck, Dusseldorf, etc. De plus en plus d'avions et des bombes de plus en plus grosses. (...) Si besoin est, au cours de la guerre, nous espérons détruire presque toutes les maisons dans presque toute l'Allemagne. (Ces mots eurent un effet très stimulant sur la réunion et à partir de ce moment l'atmosphère devint progressivement plus cordiale.)

M. Staline sourit et dit que ce ne serait pas mauvais<sup>3</sup>.

Le bombardement le plus effrayant, à part celui de Dresde, est celui qui détruit le centre de Hambourg en juillet 1943 : les bombes provoquent un incendie de plusieurs jours qui prend au piège des dizaines de milliers d'habitants. Ce raid avait été précédé d'un premier en mai 1942 et d'un deuxième en mars 1943, à propos duquel Churchill

2. Cité par Henry Probert, *Bomber Harris*, Londres, Greenhill, 2003, p. 252.

3. Cité par Gilbert (Martin), *Winston S. Churchill*, op. cit., t. VII, p. 178-79.

écrivit à Staline en une période où il faisait de nouveau pressante et où la v l'autorité à l'expéditeur :

Le temps étant défavorable au-dessus 800 tonnes avec de bons résultats la J'espère que les épreuves des nazis ser peu moins la guerre<sup>4</sup>.

Ces derniers mots permettent de entendre. Churchill aurait, dit-on, co et il n'aurait pas plus que lui en 19 en 1943-45, un fléchissement du m les populations désemparées se serre soit. Un tel raisonnement méconnaî sensiblement. Hitler voulait, en imp dans une orgueilleuse capitale britan tants et d'abord aux plus influents d leur affaire dans des guerres colonial quatre coins du monde, Europe non dégoûter de la guerre 80 millions de traumatisme qu'elles n'oublieraient p l'Allemagne depuis 1945 lui donne, p

L'exemple même de Dresde témo Taylor, auteur du premier ouvrage sur la question, conclut d'une longue qu'il a rencontré beaucoup moins d que contre le recours à la force ar diplomatiques :

Peut-être, s'il y a une conclusion mor dans la phrase en allemand que j'ai r des habitants de Dresde, sur le ton expérience : *Nie wieder Krieg*. Plus jar

On présente souvent Dresde c que le *Bomber command* avait eu le t brusque destruction aurait été un ca

4. Télégramme du 4/3/1943, *ibid.*, p. 356.

5. Cf. Taylor (Frederick), *Dresden / 1* Bloomsbury, 2004, p. XIV.

de démarrage et de rodage, les raids de 1943 et la fin de la guerre, les préférences de Casablanca sont un bon exemple des motivations des bombardements. La parole d'Arthur Harris, chef du Bomber Command, résume ainsi leurs buts :

« Le système militaire, industriel et économique du peuple allemand jusqu'à un point où il n'est plus nécessairement amoindri ».

« Les collimateurs à plusieurs titres : aussi celle du « système ». Permettre l'assouplissement de la fatigue occasionnée par les bombardements des quartiers d'habitation qui sont des « centres civils », voilà précisément une partie de nos nombreuses reprises.

« Le système soviétique d'un « second front » est la place de cette politique : Churchill a rencontré, très tendue, avec Staline les bombardements de l'Allemagne dans six ou peut-être même trois « centres militaires ». Le compte rendu de

« et nous n'en montrerons pas. (...) Le bombardement ravagera vingt villes allemandes : Lübeck, Dusseldorf, etc. De plus en plus grosses. (...) Si besoin est, nous détruirons presque toutes les maisons. Ces mots eurent un effet très stimulant et l'atmosphère devint progressive-  
ment pas mauvais ».

« Et, à part celui de Dresde, est celui de juillet 1943 : les bombes qui ont pris au piège des dizaines de milliers de personnes ont été précédées d'un premier raid en 1943, à propos duquel Churchill

« écrivit à Staline en une période où la demande de second front se faisait de nouveau pressante et où la victoire de Stalingrad donnait de l'autorité à l'expéditeur :

« Le temps étant défavorable au-dessus de Berlin, nous avons lâché environ 800 tonnes avec de bons résultats la nuit dernière sur Hambourg. (...) J'espère que les épreuves des nazis seront terribles et leur feront aimer un peu moins la guerre ».

Ces derniers mots permettent de relativiser une critique souvent entendue. Churchill aurait, dit-on, commis la même erreur que Hitler et il n'aurait pas plus que lui en 1940 obtenu par la voie des airs, en 1943-45, un fléchissement du moral ennemi, bien au contraire : les populations désespérées se serrent autour du régime, quel qu'il soit. Un tel raisonnement méconnaît l'objectif profond, qui diffère sensiblement. Hitler voulait, en important l'inconfort de la guerre dans une orgueilleuse capitale britannique, faire mesurer à ses habitants et d'abord aux plus influents d'entre eux qu'ils seraient plus à leur affaire dans des guerres coloniales, à dompter des sauvages aux quatre coins du monde, Europe non incluse. Churchill entendait, lui, dégoûter de la guerre 80 millions de personnes en leur infligeant un traumatisme qu'elles n'oublieraient pas de leur vie. Toute l'histoire de l'Allemagne depuis 1945 lui donne, pour l'instant, raison.

L'exemple même de Dresde témoigne de cette réussite. Frederick Taylor, auteur du premier ouvrage historique, longtemps attendu, sur la question, conclut d'une longue enquête auprès des survivants qu'il a rencontré beaucoup moins de haine contre les Britanniques que contre le recours à la force armée pour résoudre les conflits diplomatiques :

« Peut-être, s'il y a une conclusion morale à tirer, elle se trouve seulement dans la phrase en allemand que j'ai recueillie tant et plus sur les lèvres des habitants de Dresde, sur le ton passionné que donne une terrible expérience : *Nie wieder Krieg*. Plus jamais de guerre ».

On présente souvent Dresde comme un joyau architectural que le Bomber Command avait eu le bon goût d'épargner, et dont la brusque destruction aurait été un caprice insensé. On oublie la pré-

is, Londres, Greenhill, 2003, p. 252. Churchill, op. cit., t. VII, p. 178-79.

4. Télégramme du 4/3/1943, *ibid.*, p. 356.

5. Cf. Taylor (Frederick), *Dresden / Tuesday 13 February 1945*, Londres, Bloomsbury, 2004, p. XIV.

ence, autour du centre médiéval et baroque, d'une agglomération industrielle, et la communion spectaculaire d'un bon nombre de ses habitants avec l'orateur Hitler dès 1932. On oublie aussi la carte de la guerre. Située dans l'est de l'Allemagne, la ville avait été épargnée avant tout pour des raisons géographiques. Les bases de l'attaque se rapprochaient, l'armée soviétique également et il s'agissait plus que jamais de désorganiser les arrières de la Wehrmacht pour l'empêcher d'attaquer<sup>6</sup>. Dresde n'était pas visée en soi, mais plutôt la zone dont elle faisait partie, longtemps à l'écart et à présent au cœur de l'affrontement. Quant à la présence massive de réfugiés fuyant l'Armée rouge et ses exactions, il faudrait s'entendre : soit Churchill et Harris tenaient pour quantité négligeable les civils en fuite, soit ils avaient remarqué leur présence et décidé de s'acharner sur eux. C'est évidemment la première solution qui est la bonne.

Tout avait commencé le 25 octobre 1944, par une affaire... de pétrole. Le chef de l'aviation américaine (et alliée) de bombardement, Tedder, avait pressé les Britanniques de se concentrer sur la paralysie de l'approvisionnement pétrolier de l'ennemi. Harris répliqua par un mémorandum que le travail était largement entamé, que pour le poursuivre il fallait des bombardements de précision et que le monopole donné à cet objectif mettrait au chômage les bombardiers lourds, alors qu'il restait 15 grandes villes intactes. C'est ainsi que Dresde se retrouva, le 6 décembre sur une liste d'objectifs proposée par Harris et approuvée par Portal, chef de l'aviation britannique, et que son sort se mit à dépendre essentiellement des conditions atmosphériques. L'impulsion finale fut donnée par l'offensive des Ardennes, déclenchée à la mi-décembre 1944 et jugée dangereuse jusqu'au début de janvier. L'Allemagne, désormais réduite à ses frontières, avait de la ressource, il fallait à nouveau l'assommer.

La décision de bombarder Dresde est prise le 22 janvier, à la suite d'une discussion entre des responsables de l'aviation sur les moyens de soutenir l'offensive soviétique déclenchée le 12 janvier. On décide d'attaquer, outre Dresde, Berlin, Chemnitz et Leipzig, soit autant de nœuds de communications vitaux pour l'organisation ou la réorganisation de la Wehrmacht bousculée par Joukov. Mais une intervention de Churchill vient, par hasard, pousser à la roue : dans une note à Sinclair, le 26, il suggère que « Berlin et d'autres villes d'Allemagne de

6. Une demande soviétique est formulée à Yalta dans ce sens : *ibid.*, p. 217-220.

l'est» sont «à présent des objectifs spécifiques. Harris et ses collaborateurs discutent Dresde sur la liste, en raison notamment sur ses défenses antiaérienne soviétique qui scella le sort de la ville qui à Yalta, le 4 février, souligna l'importance de la ville. Il fut vigoureusement appuyé par Churchill, relative au bombardement de Dresde en particulier, ne semble avoir été acceptées mais ces demandes soviétiques n'étaient pas à l'origine des décisions prises<sup>7</sup>.

Les vieux Allemands rencontrés à Yalta, il n'y a pas, dans le déluge meurtrier des quartiers centraux et la mort de beaucoup de réfugiés, d'autre chose que la même, et il faut ici, comme en bien d'autres occasions, l'a déclenchée. En revanche, le choc culturel dans l'opinion occidentale, la propagande de Goebbels, est à l'origine de la décision initiée par Churchill, dans une note également, sur le passé :

Le moment me semble venu où la question des villes allemandes simplement pour accroître les prétextes, doit être réexaminée. Autrefois, la destruction d'un pays complètement ruiné demeure un sérieux sujet de plainte pour les alliés. (...) J'éprouve le besoin de savoir sur les objectifs militaires aux dépens de la volonté de destruction, aussi bien que les effets<sup>8</sup>.

Comme toujours, il revient à Churchill de prendre des mesures contestables, et contestées, contre un adversaire impitoyable, et déroutant.

7. Sur tout ceci, cf. Probert (Henry), *op. cit.*

8. *Ibid.*, p. 323. Cette note choqua ses collègues et fut remplacée par une nouvelle rédaction.

t baroque, d'une agglomération  
culaire d'un bon nombre de ses  
932. On oublie aussi la carte de  
agne, la ville avait été épargnée  
iques. Les bases de l'attaque se  
alement et il s'agissait plus que  
la Wehrmacht pour l'empêcher  
en soi, mais plutôt la zone dont  
et à présent au cœur de l'af-  
sive de réfugiés fuyant l'Armée  
endre: soit Churchill et Harris  
civils en fuite, soit ils avaient  
s'acharner sur eux. C'est évi-  
a bonne.

re 1944, par une affaire... de  
e (et alliée) de bombardement,  
e se concentrer sur la paraly-  
l'ennemi. Harris répliqua par  
gement entamé, que pour le  
de précision et que le mono-  
mage les bombardiers lourds,  
tes. C'est ainsi que Dresde se  
objectifs proposée par Harris  
n britannique, et que son sort  
conditions atmosphériques.  
nsive des Ardennes, déclen-  
ngereuse jusqu'au début de  
à ses frontières, avait de la

prise le 22 janvier, à la suite  
de l'aviation sur les moyens  
née le 12 janvier. On décide  
tz et Leipzig, soit autant de  
organisation ou la réorgani-  
kov. Mais une intervention  
la roue: dans une note à  
autres villes d'Allemagne de

## LA FIN DU NAZISME

l'est» sont «à présent des objectifs spécialement attractifs». Cependant Harris et ses collaborateurs discutèrent pour savoir s'ils laissaient Dresde sur la liste, en raison notamment du manque de renseignements sur ses défenses antiaériennes. C'est peut-être une intervention soviétique qui scella le sort de la ville, celle du général Antonov qui à Yalta, le 4 février, souligna l'importance des bombardements pour empêcher les Allemands de transférer des troupes vers l'est. Il fut vigoureusement appuyé par Staline. Aucune intervention de Churchill, relative au bombardement de l'Allemagne en général et de Dresde en particulier, ne semble avoir été faite pendant la conférence, mais ces demandes soviétiques n'étaient pas de nature à lui faire tempérer les décisions prises<sup>7</sup>.

Les vieux Allemands rencontrés par Taylor sont donc dans le vrai: il n'y a pas, dans le déluge meurtrier qui provoque l'incendie total des quartiers centraux et la mort de dizaines de milliers d'habitants, dont beaucoup de réfugiés, d'autre responsable que la guerre elle-même, et il faut ici, comme en bien d'autres matières, se rappeler qui l'a déclenchée. En revanche, le choc causé par ce désastre humain et culturel dans l'opinion occidentale, et amplifié comme de juste par la propagande de Goebbels, est à l'origine d'une correction de trajectoire initiée par Churchill, dans une note du 28 mars très éclairante, également, sur le passé:

Le moment me semble venu où la question du bombardement des villes allemandes simplement pour accroître la terreur, fût-ce sous d'autres prétextes, doit être réexaminée. Autrement, nous allons entrer en possession d'un pays complètement ruiné. (...) La destruction de Dresde demeure un sérieux sujet de plainte contre la conduite des bombardements alliés. (...) J'éprouve le besoin d'une concentration plus précise sur les objectifs militaires aux dépens de la poursuite d'actes de terreur et de la volonté de destruction, aussi impressionnants qu'en puissent être les effets<sup>8</sup>.

Comme toujours, il revient à Churchill de doser au plus juste des mesures contestables, et contestées, pour les besoins de la lutte contre un adversaire impitoyable, et déroutant jusqu'au bout.

7. Sur tout ceci, cf. Probert (Henry), *op. cit.*, p. 316-319.

8. *Ibid.*, p. 323. Cette note choqua ses destinataires, qui obtinrent le 1<sup>er</sup> avril une nouvelle rédaction.